

## FORMATION Mois de l'autre «Un combat du quotidien»



Venus de la Région Grand Est, 650 lycéens et apprentis ont participé, jeudi au Conseil de l'Europe, à la clôture du Mois de l'autre. PHOTO DNA - JEAN FRANCOIS BADIAS

Pour la 15<sup>e</sup> édition du Mois de l'autre, 100 000 lycéens du Grand Est ont participé en 2017-2018 aux actions du Mois de l'autre pour le respect de l'autre dans toutes ses différences.

« Malheureusement, le Mois de l'autre n'a jamais cessé de démontrer toute son utilité, toute sa pertinence », remarque Elsa Schalck, vice-présidente de la Région Grand Est en charge de la jeunesse, lors de la clôture, jeudi au Conseil de l'Europe, de la 15<sup>e</sup> édition du Mois de l'autre.

Créée en 2004 par la région Alsace et l'académie de Strasbourg après une série de profanations de cimetières juifs, cette opération, qui a été étendue l'an dernier à l'ensemble de la région Grand Est permet de sensibiliser les lycéens et les apprentis au respect de l'autre dans toutes ses différences, sociales, culturelles, religieuses, ethniques, sexuelles...

« L'heure n'est plus à analyser, à étudier, il nous faut combattre l'antisémitisme, qui sourd dans la société française et qui chaque, prend davantage de place », note Jean Rottner, le président de la Région. « Il faut des actes forts, toute notre société doit se mobiliser contre toutes les formes de discrimination. Et cela passe par la jeunesse. C'est un combat du quotidien. Il ne faut rien laisser passer. Jamais », poursuit Elsa Schalck. « Ce combat contre la haine est aussi un combat contre nous-même, car on n'est jamais exempt de préjugés ou de peur. »

Pour cette 15<sup>e</sup> édition, 100 000 lycéens et apprentis du Grand Est ont participé à plus de 1 100 actions proposées par des associations dans un catalogue d'actions ou bien

initiées par les établissements scolaires. Le rassemblement de 650 jeunes, jeudi au Conseil de l'Europe, a permis de débattre et de partager leurs expériences autour de deux thématiques principales, « La vie privée et les réseaux sociaux » et « La lutte contre l'antisémitisme et le racisme ».

« En ligne, chacun à droit à la sécurité », rappelle Michael Remmert, représentant le Secrétaire général du Conseil de l'Europe pour qui il est important de « former des citoyens numériques. Vous devez être en sécurité, mais aussi participer de manière active et responsable à cette sécurité. » Au lycée Foucauld de Schiltigheim, les élèves ont profité du Mois de l'autre pour travailler sur la thématique « Réseaux sociaux et manipulation » afin d'apprendre à quel média se fier.

### Un rallye qui change les comportements

L'autre grand thème développé pour cette 15<sup>e</sup> édition du Mois de l'autre, a permis, une fois de plus, de mettre en valeur l'action du rallye interreligieux. « Connaître la religion de l'autre permet de s'apprécier les uns les autres », assure Catherine Zuber, conseillère régionale et présidente du comité interreligieux. Aux côtés de Salomon Levy, président de la synagogue de la paix à Strasbourg, Driss Ayachour, président de la coordination des associations musulmanes de Strasbourg, a remarqué « des changements dans le comportement de jeunes » après la visite des trois lieux de culte, chrétien, juif et musulman. « Le rallye permet de libérer la parole, de développer l'esprit critique, de découvrir les religions. La connaissance mène à la confiance, au respect de l'autre et à la paix. »

J.F.C.

## STRASBOURG Shoah

# Gustave Simon, rescapé d'Auschwitz

Gustave Simon réside à Strasbourg à la maison de retraite Bethesda. Il est l'un des derniers survivants d'Auschwitz. Pour les DNA, il revient avec pudeur et émotion sur l'enfer des camps de la mort.

Dans la salle à manger de la maison de retraite Bethesda, le temps semble s'être arrêté. Gustave Simon, 96 ans, raconte. Il est, dit-il en dévoilant le matricule de prisonnier tatoué sur son avant-bras, l'un des derniers rescapés d'Auschwitz vivant à Strasbourg. Le 12 avril dernier, une cérémonie de pose de *Stolpersteine* a eu lieu dans son village natal Bruttig, en Allemagne. Huit pavés commémoratifs ont été déposés à l'emplacement de la maison où vivaient Gustave et sa famille, avant de partir pour la France en 1937. Cinq ans plus tard, Gustave sera interné puis déporté à Auschwitz.

### Des années de silence

Après 40 ans de silence, Gustave a finalement libéré sa parole à l'occasion d'une fête de famille. Il a fallu que ses proches le poussent dans ses retranchements. « Je n'ai jamais parlé car on ne voulait pas m'entendre, se désoler-t-il. Personne ne voulait admettre la vérité. » Gustave parle avec émotion. Son récit est marqué de longs silences. « Du matin au soir, on était traité comme des voyous, des vauriens. Que ce soient des enfants de deux ans ou des vieillards de 90 ans... Qu'avaient-ils fait de mal ? Rien. Notre seule faute, c'était d'être juifs. »

### Deux ans et quatre mois

C'est en septembre 1942 que Gustave est arrêté avec d'autres juifs à Marcigny, en Saône-et-Loire. Gustave est transporté à Dran-



Ils sont seulement deux à Strasbourg à pouvoir encore témoigner du bris définitif et de la cicatrice ouverte laissée par Auschwitz. Gustave Simon en est. PHOTO DNA - MARC ROLLMANN

cy, où on lui rase la tête, pour finalement atterrir à Auschwitz-Bleshammer en 1943. Gustave est déporté par le convoi n° 24. « Mon frère Ludwig était dans le convoi n° 25, se remémore-t-il. Il a directement été envoyé à la mort. » Ses parents et l'une de ses sœurs sont également arrêtés, déportés et assassinés à Auschwitz.

La mort, Gustave la côtoie pendant deux ans et quatre mois. Il raconte les images qui le han-

tent. « On nous donnait des coups sur la tête sans arrêt. Pire, on mettait des coups de pied au cul à ceux qui avaient des hémorroïdes ! » Un événement tragique le marquera à vie : la condamnation à mort d'un jeune juif d'origine hollandaise pour avoir ramassé un morceau de fil de fer. « Je n'oublierai jamais. Son corps pendu était exposé au milieu du camp... Les souffrances qu'on a endurées nous courent après. On ne peut pas oublier », insiste-t-il,

les larmes aux yeux.

### Sauvé de justesse

En décembre 1944, Gustave tombe très malade. « C'est ce qui m'a sauvé la vie à deux ou trois jours près. » Un phlegmon derrière le genou droit l'empêche de se déplacer et de monter dans les convois.

La libération du camp par l'Armée Rouge le sauve en extrême, alors qu'il vient d'être désigné pour le dernier transport en direction du four crématoire. Le jeune homme alors âgé de 21 ans passera cinq mois allongé à l'hôpital en Pologne. « Sur le chemin du retour pour la France, on a été interrogé comme des criminels, puis lâchés dans la nature », s'éceure-t-il.

### «Je ressens un dégoût, mais pas de haine»

Gustave n'est alors pas en état de travailler. Il pèse seulement 40 kilos. En Saône-et-Loire, il rejoint son frère Rudolf, qui s'était enfui en Palestine mandataire, et passe de longs mois en convalescence. En 1946, ils reviennent ensemble à Strasbourg. Gustave y rencontre Éliane, sa future épouse, et reprendra la chapellerie de son beau-père. Si le vieil homme de 96 ans regrette une chose, c'est de n'avoir jamais été sollicité pour partager son expérience. « On ne s'est jamais intéressé à mon histoire. À l'exception d'une intervention en école, on m'a toujours ignoré. » Les yeux embués d'émotion, Gustave conclut : « Je ressens un dégoût, mais pas de haine. Si on vit avec la haine, on se rend malade. Il faut vivre en harmonie. Et toujours respecter autrui. » ■

Barbara GABEL

## HISTOIRE

# Ces Alsaciens internés à Garaison

La Vierge y serait apparue en 1515. Quatre siècles plus tard, le sanctuaire de Garaison, dans les Hautes-Pyrénées, fut l'un des camps où la France internait ses ennemis potentiels. Parmi les quels des Alsaciens-Lorrains.

**LE TOPONYME GARAISSON** vient du mot guérison. La Vierge serait apparue trois fois à une jeune bergère dans ce lieu-dit de la commune de Monléon-Magnoac, à l'est de Tarbes, dans les Hautes-Pyrénées. C'était en 1515, soit un peu plus de trois siècles avant que Marie ne se manifeste dans un autre lieu du même département qui a tiré un avantage bien plus grand de cette élection divine : Lourdes.

Garaison est devenu un lieu de pèlerinage, un monastère, une école. Et, quatre siècles tout juste après les apparitions, entre 1914 et 1919, un centre d'internement. Ce fut l'un des 75 sites choisis lors

de la Première Guerre par la France pour interner les personnes présentes sur son territoire qu'elle considérait comme ennemies, ou à tout le moins suspectes. À Garaison ont été essentiellement regroupées des familles d'origine allemande et austro-hongroise. Mais il y eut aussi, dans ce camp comme dans les autres, un certain nombre de civils alsaciens-lorrains.

### Les époux Schweitzer

Cette utilisation carcérale d'un lieu d'origine mariale est racontée dans un livre qui vient de paraître. Il est né de la redécouverte, en 2013, d'un fonds iconographique composé de plus de 400 photographies et cartes postales. Oubliées dans des boîtes à chaussures rangées dans une armoire des Pères de Garaison (les quels ont assuré le service du sanctuaire de Lourdes à partir de 1866), ces images dévoilent des portraits d'internés et des scènes de la vie quotidienne dans ce camp.

Parmi ces personnes qui posent volontiers devant l'objectif, mais avec un sourire que l'on imagine volontiers contraint, il y a donc des Alsaciens et des Lorrains. Parmi eux un certain Albert Schweitzer : parce qu'il était Alsacien et donc Allemand sur un territoire français (Lambaréné, au Gabon), il a été arrêté en août 1914 avec son épouse, Hélène Breslau ; le couple sera placé sous surveillance, puis interné, d'abord dans une caserne près de Bordeaux, puis à Garaison à l'automne 1917, enfin à Saint-Rémy-de-Provence à partir de mars 1918 (DNA du 8 octobre 2017).

Dans cet ouvrage, le cas particulier des Alsaciens-Lorrains fait l'objet d'un chapitre rédigé par l'universitaire Jean-Noël Grandhomme, grand spécialiste de 14-18. Souvent, ceux-ci avaient de ne pas se trouver en Alsace-Moselle après le 3 août 1914 ; certains étaient juste de passage en France de l'intérieur, d'autres y étaient installés depuis des an-



Alsaciens internés dans le camp de Garaison, dans les Hautes-Pyrénées, en 14-18. Cette photo figure dans le livre *Être prisonnier civil au camp de Garaison*. DR

nées. Parmi ces internés, rappelle l'historien, on trouvait toutes les classes sociales : « Garçons de café, ouvriers, ecclésiastiques, entrepreneurs, familles aisées en villégiature et domestiques à leur service... » La seconde grande catégorie d'internés de ces régions fut constituée « par ceux qui furent arrêtés au cours de la brève

incursion des troupes françaises en Lorraine annexée et dans le sud de l'Alsace, puis dans la petite zone qui resta en leur pouvoir ».

### Toutes les classes sociales

Une commission a été instituée pour visiter ces internés d'Alsace-Lorraine, sonder leurs âmes et

leurs cœurs et les classer en différentes catégories : « D'origine française, mais d'attitude douteuse », « D'origine française et de sentiments français » ou encore simplement « Suspects ». Ces derniers, rappelle Jean-Noël Grandhomme, seront « communément appelés les "Alsaciens-Boches" ».

La guerre n'incite jamais à la bienveillance, mais le fait est, comme l'a remarqué une commission interministérielle française en 1915, que cette attitude a surtout eu comme effet de faire perdre à la France une partie de son crédit auprès des Alsaciens-Lorrains, et de donner des tonnes de grains à moudre à la propagande allemande. ■

Hervé DE CHALENDAR

► *Être prisonnier civil au camp de Garaison, 1914-1919*, sous la direction de Pascale Leroy-Castillo et Sylvaine Guinle-Lorinet, Cairn, 245 pages, 30 €. Certains chapitres bénéficient d'une traduction allemande.